

## **Quelle est la vision de la mort et de son « après » dans la Bible juive et dans le judaïsme aujourd'hui ? En quoi se mesure chez les chrétiens leur héritage juif ?**

On connaît la citation du Talmud : « Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face. » Et D. Horvilleur développe à propos de la cécité d'Isaac : « Nul ne peut voir la mort en face sans en garder des traces dans les yeux. » Isaac a donc vu la mort au mont Moria. (Vivre avec nos morts, p.122).

« Les vivants savent au moins qu'ils mourront, et les morts ne savent rien ; ils n'ont plus de salaire, puisque leur souvenir est oublié. Leurs amours, leurs haines, leurs jalousies, tout a déjà péri ; et ils n'ont plus jamais part à tout ce qui se fait ici-bas. » Qohelet 9, 5 et 6.

Une ignorance salutaire.

La croyance populaire en judaïsme nomme « Azréel » l'ange de la mort qui se promène partout et à toute heure parmi les humains. Il obéit au décret divin et enlève ceux qui doivent mourir. Il en résulte cette coutume étrange dans certaines communautés de changer son nom afin d'échapper à sa mort : l'ange vient chercher Jacob et c'est Samuel qui se présente. Il s'agit de dérouter l'ange, de ruser avec la fin de sa vie.

Dans l'ensemble de son histoire et dans la richesse de sa production écrite, le judaïsme est complètement succinct sur la question de l'au-delà de la mort et de la mort elle-même. D. Horvilleur : « Moi, rabbin, je suis forcée d'admettre que ma tradition n'offre pas ce trésor de réponses eschatologiques dans lequel je pourrais puiser. Le judaïsme n'apporte pas de réponses fermes sur l'après-vie à ceux qui s'en inquiètent. » (p. 114) Et à la page suivante, « La Thora ne parle pas de vie après la mort. »

Gn 35, 29 : mort d'Isaac « Il mourut et fut réuni à sa parenté, âgé et rassasié de jours. Ses fils, Esaü et Jacob l'ensevelirent. » Gn 49, 33 : mort de Jacob « Lorsque Jacob eut achevé de donner ses instructions à ses fils, il ramena ses pieds sur le lit, il expira et fut réuni aux siens. » Les patriarches rejoignent les leurs ; ils dorment avec leurs pères (1R 2, 10).

Que signifie cette sobriété, ce mutisme ? Quelle attitude impose-t-elle au croyant ? Et comment se démarque-t-elle de l'abondant discours des cultures qui l'entourent ? grecque, égyptienne, perse, zoroastrienne... Lors des funérailles, on dit que le mort est désormais sous terre et au ciel, ce qui fait remarquer à D. Horvilleur : « Pour chercher nos morts, il faut être capable de regarder simultanément dans toutes ces directions, sous terre comme au ciel, à la fin de l'histoire comme à son tout début. Ainsi s'explique l'incapacité juive à définir une croyance et une seule, un langage et un seul, pour évoquer l'après-vie. Pour le judaïsme, l'impossibilité de la dire est ce qui raconte la mort. Elle est un au-delà du mot, qui exige pour en parler de n'utiliser que la langue de l'inconciliable : accepter qu'elle soit ceci et cela à la fois, qu'elle habite un monde où les mots n'ont pas leur place. » (p. 121) La bonne attitude

consiste à se garder de l'empathie et de maintenir à distance les émotions. L'officiant témoigne d'un avenir, d'une possible continuité.

En conclusion : « Les juifs affirment qu'ils ne savent pas ce qu'il y a après notre mort. Mais ils pourraient le formuler autrement : après notre mort, il y a ce que nous ne savons pas. Il y a ce qui ne nous a pas encore été révélé, ce que d'autres en feront, en diront et raconteront mieux que nous, parce que nous avons été. » (p. 180)

Le paradoxe sur lequel on ne peut manquer de buter, c'est que face à ce silence sur la mort, se manifeste une pléthore de pratiques funéraires plus ou moins superstitieuses. On peut en citer quelques-unes. Le cimetière est appelé « beit-hahayim » ou maison des vivants et pourtant on s'éloigne des cimetières et on interdit aux enfants de s'approcher des sépultures. On enveloppe les morts dans des linceuls cousus aux deux bouts afin que le mort ne s'échappe pas. On refuse absolument la crémation comme une violence intolérable faite au corps. On récite le kaddish des endeuillés (ou des orphelins) qui n'est en rien l'éloge du défunt mais uniquement une glorification du Seigneur. Quel est le sens du caillou déposé sur la tombe ? A l'origine on voulait signaler la présence d'une sépulture pour que les passants évitent de contracter une impureté. D. Horvilleur fait une hypothèse : si le terme hébreu qui signifie « caillou » est bien « ebben », autrement dit ab + ben, père-fils, le geste voudrait dire que l'on se reconnaît appartenant à cette lignée.

Il y a encore d'autres coutumes comme celle de voiler les miroirs ou de vider les récipients qui contiennent de l'eau stagnante. Lors du décès constaté, on occulte toutes les surfaces qui pourraient refléter la lumière dans le but, symbolique, de manifester que cette lumière ne se transmet plus, que le courant de la clarté est interrompu. D. Horvilleur explique aussi dans le même passage le sens de la formule araméenne « abracadabra » : il a fait comme il a dit (p. 97).

A propos du sheol, il n'existe nulle part de description, sinon très négative. D'après l'Encyclopaedia judaica (article « vie éternelle »), le séjour des morts se réduit à la tombe seule ou à une sorte d'Hadès, lieu d'une semi-existence obscure et éthérée, en attente du jugement. La racine du mot serait « question ». Le sheol est une façon de désigner ce qui restera pour nous une interrogation sans réponse. Cet horizon appartient au Seigneur « qui a fait le ciel et la terre » et il nous est fermé à nous qui vivons « sous le soleil ». Cette ignorance est salutaire à deux titres : d'abord elle nous préserve de la tentation d'empiéter sur le domaine du Seigneur et ensuite, et surtout, elle nous maintient à l'écart de toutes ces mythologies mortuaires que l'humanité a produites et qui sont des formes d'idolâtrie pour la conscience juive.

Les cultures qui les entourent sont un repoussoir pour les juifs. L'Egypte que Platon admirait tant représente une débauche monstrueuse de monuments funéraires, de sacrifices, d'offrandes à ceux qui ne sont plus. Le rôle de leurs prêtres est d'interpréter le message des morts (nécromancie) alors qu'en Israël, seule la Parole adressée à Moïse doit être scrutée. Et le même scandale se répète en Assyrie, à Babylone, en Perse. Quant à l'hellénisme qui voudrait s'imposer après la conquête d'Alexandre, il avance une très belle métaphysique qui déclare le corps comme perdu mais dote l'âme humaine d'une merveilleuse immortalité qui

en fait quelque chose de divin. Cette immortalité par nature est antinomique avec la souveraineté du D.ieu d'Israël.

Il existe des cas-limite, quelques personnages qui surmontent la chute dans la mort. Hénoch ou Hénok qui était réputé pour sa piété : il marcha avec D.ieu et D.ieu l'enleva et le prit avec lui (Gn 5, 24). Moïse est aussi un mort hors norme car, après son décès sur le mont Nébo, c'est D.ieu qui l'enterra afin que personne ne sache où il repose et que l'on ne lui construise pas un mausolée quelconque. Elie est enlevé sous les yeux d'Elisée dans un char de feu (2R 2, 11). Saül s'entretient avec le défunt prophète Samuel (1S 28, 8) ; c'est la sorcière d'En Dor qui remet en mouvement Samuel afin qu'il corrige Saül.

Malgré l'homogénéité et la constance de la foi d'Israël, et en dépit du rejet de l'assimilation à l'hellénisme, on voit dans les textes se dessiner une idée de la résurrection et de l'immortalité (cf les quatre mentions dans la tefillah de Yom Kippour ; texte à la fin de l'exposé). Une logique éthique est sans doute à l'œuvre : s'il doit y avoir un jugement et une rétribution qui corrige l'injustice ici-bas, il faut qu'il y ait des corps ressuscités et ensuite une vie éternelle pour les justes.

Y a-t-il une vie éternelle ?

L'insupportable scandale de l'ici-bas ne cesse d'interroger : les pécheurs jouissent du bonheur et les justes sont écrasés par le malheur. De plus en plus se creuse l'opposition entre le monde présent, « olam ha zeh », et le monde à venir, « olam ha ba ». Et dans l'Écriture apparaissent les prémices d'une nouvelle manière de penser. Le texte du prophète Ezéchiel au chapitre 37 n'est pas déterminant : la vision des ossements desséchés qui reviennent à la vie décrit une réanimation et non une résurrection. Ce que le prophète voit, c'est un sursaut national, un relèvement du peuple qui ne se laisse pas dominer. En revanche, Daniel 12, 1 et 2 est plus significatif : « En ce temps se lèvera Michel le grand prince qui se tient auprès des enfants de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse tel qu'il n'y en aura pas eu jusqu'alors depuis que nation existe. En ce temps-là, ton peuple échappera : tous ceux qui se trouveront inscrits dans le livre. Un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. » Ici commence à se formuler une doctrine eschatologique avec résurrection individuelle pour le jugement et une vie éternelle comme récompense des justes. L'idée du Livre de Vie soutient cette émergence (cf article « Livre de Vie » dans Encycl. Judaïca).

La fin de l'époque hellénistique voit se bâtir un scénario que le midrash précise ainsi que les deux livres des Macchabées. On affirme la promesse d'une résurrection et d'une immortalité auprès du Seigneur. Le livre de la Sagesse de Salomon ainsi que les écrits de Philon d'Alexandrie vont dans ce sens et la transformation comprend trois phases : après la mort et la dissolution du corps, s'ouvre un temps d'attente ; les corps ensuite ressuscitent et sont jugés, seules subsistent les âmes ; les âmes des justes rejoignent l'Eden et celles des impies sont précipitées dans la géhenne de feu. Le mot « géhenne » vient de géhinnom, vallée de Ben Hinnom au sud de Jérusalem, lieu abominable où auraient eu lieu des cultes païens

autour de sacrifices d'enfants. Le site géographique est devenu un lieu imaginaire effrayant. Ce scénario restaure la confiance dans l'avènement d'une justice divine, guérit le scandale des justes persécutés et des injustes florissants, mais ouvre quantité de questions et de spéculations.

Par exemple, plusieurs traités du Talmud affirment que dans le monde à venir il n'y aura plus de géhenne, que seuls les justes ressuscitent tandis que les impies morts restent confondus à la poussière et aux cendres. On s'interroge : entre la mort et la rédemption, de quel genre de vie vivent les âmes ? Quelle est l'articulation avec la venue du Messie ? Les morts ressuscitent-ils avant ou après sa venue ? De plus en plus la doctrine de l'âme immortelle fait son chemin, ce qui mène à des formes de dualisme qui n'ont plus rien à voir avec l'anthropologie de la Bible juive et sa quadripartition : basar (chair), nephesh (âme vivante), lev (cœur), ruah (esprit). Depuis la fixation des deux Talmuds et durant tout le moyen-âge, puis avec la kabbale et enfin les Lumières juives (haskala), le débat s'est poursuivi et les positions se sont éloignées les unes des autres. Aujourd'hui, le judaïsme orthodoxe « maintient les deux croyances rabbiniques en la résurrection comme partie intégrante du processus de rédemption messianique et en une forme d'immortalité de l'âme après la mort » (Encycl. Judaïca p. 1164). De son côté, le judaïsme réformé a laissé toutes les croyances en une résurrection et défend la foi en la survie spirituelle des défunts. Cela semble important pour beaucoup afin de fonder la prière pour les morts. Le renouveau de la pensée juive qui a suivi la shoah encourage un engagement pour ce monde-ci et repousse les essais de reconstitution de l'au-delà. Emmanuel Levinas élabore ce thème d'attention au présent.

La trace laissée par ces débats est parfois tragique : le grand Maïmonide (1135-1204) par exemple, médecin et théologien, a dû fuir Cordoue parce qu'il ne croyait pas en la résurrection des corps. Au 18<sup>ème</sup> siècle, la question de la destinée des morts est redevenue centrale au cœur du grand mouvement de ce que l'on a appelé les Lumières juives, à Berlin, autour de Moses Mendelssohn (1729-1786). L'œuvre qui a rendu Mendelssohn si célèbre est son « Phädon » inspiré du dialogue de Platon (Phédon) dans lequel Socrate soutient et glorifie l'immortalité de l'âme. La question est bien celle-ci : notre âme est-elle immortelle au titre d'un attribut de son essence ou par une grâce divine ? comme propriété nécessaire ou par un don gratuit ?

Quel est notre héritage juif ? Et qu'avons-nous abandonné ?

De nos origines nous avons conservé un grand respect pour les défunts mêlé aussi parfois de crainte. Pendant très longtemps nous avons refusé la crémation qui se généralise de plus en plus en raison de l'urbanisation. Nous conservons et tâchons de transmettre que le Seigneur est le D.ieu des vivants : « Il n'est pas le D.ieu des morts mais des vivants » dit Jésus (Mt 22, 31-32 et parallèles Mc 12, Lc 20). Les Psaumes chantent aussi : « toi qui m'arraches aux portes de la mort » (Ps 9, 14). Ps 15, 10 : « tu ne peux m'abandonner à la mort ni laisser ton ami voir la corruption ». Mais il faut citer également la protestation que nous reprenons : « car dans la mort, nul souvenir de toi ; dans le shéol, qui te louerait ? » (Ps 6, 6). « La poussière peut-elle te rendre grâce ? » (Ps 29, 10). « Qui parlera de ton amour dans la

tombe ? » (Ps 87, 10-13). Ce cri est repris par des prophètes comme Esaïe (38, 18) « car le shéol ne te loue pas, la mort ne te célèbre pas : ceux qui choient dans le trou n'espèrent plus en ta fidélité. » Nous conservons une grande discrétion sur l'eschatologie. Pharisien, Paul croit à la résurrection. Après 70, les Sadducéens ont disparu et les rabbins qui rassemblent l'académie de Jamnia sont pharisiens. Lorsque les chrétiens de Salonique l'interrogent sur le déroulement de la fin des temps, sa réponse marque un certain embarras à propos de l'ordre des ressuscités lors de la venue du Seigneur (1Thes 4, 13 à 18). Et il ajoute : « Quant aux temps et aux moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. Vous-mêmes le savez parfaitement : le Jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (5, 1-2).

Nous vivons dans une perspective d'attente et de foi dans l'avenir même si l'attente juive du Messie et l'attente chrétienne du retour glorieux du Christ ne sont pas identiques : le contenu de la foi est différent, mais il y a une tension similaire dans un salut à venir. Nous avons en commun de célébrer la vie (le hayyim) et de prier pour les morts (kaddish des endeuillés).

Nous, chrétiens, avons définitivement rompu avec la problématique de la pureté/impureté et nous n'avons aucune réticence à toucher les morts ou à fréquenter leurs tombeaux. Lors des débuts du christianisme et jusqu'au début du deuxième siècle, le ton dominant dans les écrits est celui de l'apocalyptique, autrement dit de l'anticipation de la fin : après la venue du Christ dans la gloire, le règne messianique est ressenti comme proche, et donc aussi le jugement dernier et l'immortalité des justes. Fondée sur le témoignage premier des femmes et des apôtres concernant Jésus le Christ, la promesse de résurrection devient de plus en plus brûlante. Cette doctrine se construit selon deux logiques, l'une éthique et l'autre théologique. La première théorise que, dans la mesure où D.ieu est seul juste, où il est la justice, il doit renverser le scandale du malheur des justes et de la prospérité des méchants, faire que les crimes ne resteront pas impunis et que les innocents seront consolés. Le second chemin est théologique : la foi dans la création et dans la souveraineté de D.ieu implique la foi dans la résurrection. Comme l'écrit Paul, « le dernier ennemi à être vaincu est la mort » (1Co 15, 26). Si D.ieu a créé l'homme par amour, il ne l'a pas créé pour le laisser disparaître dans le néant mais bien pour vivre et se réunir à lui dans une éternité bienheureuse. La Pâque de Jésus vient pour nous confirmer dans cette foi : le Père a relevé son Fils bien aimé d'entre les morts et nous entraîne en lui vers la vie.

A la différence des juifs, les chrétiens ont tendance à se montrer plus bavards sur l'après-mort, alors que les juifs laissent à la Transcendance tout son mystère : est-ce un retour au jardin d'Eden ? l'union au Seigneur ? Au lieu de discourir comme si nous savions, nous devrions adopter une prudente réserve. Au terme de son ouvrage, D.Horvilleur écrit : « Tout ce que nous construisons solidement finit par disparaître, tandis que ce qui est fragile, éphémère et faillible, laisse paradoxalement des traces indélébiles dans le monde. La buée des existences passées ne s'évapore pas : elle souffle dans nos vies et nous mène là où nous ne pensions jamais aller. » (p.221-222).

De notre filiation au judaïsme, on retient deux gains : le premier est le rappel constant de notre ignorance telle que la confesse Qohélet : « Tout cela, j'en ai fait l'essai par la sagesse, j'ai prétendu être sage ; mais c'est hors de ma portée. Hors de ma portée ce qui est : profond, profond, qui le trouvera ? » ( Qo 7, 22-24). Marc Faessler traduit « impénétrable ! impénétrable ! ».

Le second est que, dès le récit de la Genèse, notre monde est marqué d'un signe de contradiction livré à notre méditation (midrash) pour toujours : Caïn, le meurtrier, celui dont le nom renferme la racine « posséder », est préservé, doté d'une descendance prestigieuse qui invente les arts et bâtit des villes, protégé par une marque divine assurant sa longévité, alors que Abel est effacé comme une brume de l'aube se dissipe, une pâle buée, sans descendance ni possession. Telle est la déchirure ouverte dès le commencement afin de marquer combien nos vies sont parentes de celle d'Abel mais aussi d'appeler à un renversement du paradoxe initial que nous voyons comme un scandale.

Eric Brauns.

Tefillah de Yom Kippour :

« Sois loué, Eternel, notre Dieu, et Dieu de nos Pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, Dieu grand, fort et redoutable, Dieu suprême qui dispenses des grâces précieuses, Créateur de toutes choses ; tu te souviens des vertus des Pères, tu amèneras un libérateur aux enfants de leurs enfants en faveur de ton Nom, en amour. Souviens-toi de nous pour la vie, Roi qui prends plaisir à la vie ; inscris-nous dans le Livre de la Vie, en ton honneur, Dieu vivant. Roi secourable, Sauveur et Bouclier ! Sois loué Eternel, Bouclier d'Abraham.

Eternellement tu es fort mon Seigneur, tu ressuscites les morts et tu es empressé à secourir. Tu nourris les vivants par amour, tu ressuscites les morts avec une grande miséricorde, tu redresses ceux qui tombent, tu guéris les malades et délivres les captifs ; tu tiens ta promesse envers ceux qui dorment dans la poussière. Qui est comme toi, Maître de la puissance, et qui te ressemble, Roi qui fait mourir et revivre et germer le salut ? Qui est comme toi, père de la miséricorde, qui te souviens de tes créatures pour la vie en miséricorde. Tu es fidèle pour ressusciter les morts, sois loué, Eternel, qui ressuscites les morts.

Tu es saint, et ton Nom est saint et les saints te loueront, Sélah ! »

Rituel de prières pour tous les jours de l'année par le grand rabbin Joseph Bloch, fondation Safer, Paris 1976, p. 302 ; première édition Haguenau 1963).